

FRAGMENT DE GALATÉE.

1682.

AVERTISSEMENT.

Je n'ai point commencé cet ouvrage dans le dessein d'en faire un opéra avec les accompagnements ordinaires, qui sont le spectacle et les autres divertissements. Je n'ai eu pour but que de m'exercer en ce genre de comédie ou de tragédie mêlé de chansons, qui me donnait alors du plaisir. L'inconstance et l'inquiétude, qui me sont si naturelles, m'ont empêché d'achever les trois actes à quoi je voulais réduire ce sujet. Si l'on trouve quelque satisfaction à lire ces deux premiers, peut-être me résoudrai-je à y ajouter le troisième.

PERSONNAGES.

GALATÉE, nymphe, fille de Nérée.
ACIS, berger, aimé de Galatée.
NÉRÉE, père de Galatée.
POLYPHÈME, cyclope, amoureux de Galatée.
CLYMÈNE, bergère, et confidente de Galatée.
TIMANDRE, berger, amant de Clymène et confident d'Acis.
CHŒURS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMANDRE.

Brillantes fleurs, naissez ;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages ;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

* La Fontaine n'a jamais terminé ce fragment, et il ne l'a fait imprimer qu'une seule fois à la suite du *Poème sur le quinquina*, 1682, in-12, p. 92-128. C'est cette édition que nous avons collationnée pour le texte de la nôtre. Quant aux autres détails qui concernent *Galatée*, on peut consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, liv. IV, t. II, p. 49 de l'édition in-18, et p. 179 et 423 de l'édition in-8°.

Clymène sur ces bords
Vient chercher les trésors
De la saison nouvelle :
Messagers du matin,
Si vous voyez la belle,
Chantez sur son chemin.

Et vous, charmantes fleurs,
Douce filles des pleurs
De la naissante aurore,
Méritez que la main
De celle que j'adore
Vous moissonne en chemin.

Mais j'aperçois Acis : il aime Galatée.
Son ardeur pourrait bien être enfin écoutée.
Il est beau, c'est assez ; et les filles des dieux
Ne consultent que leurs yeux.

SCÈNE II.

ACIS, TIMANDRE.

ACIS.

Soleil, hâte tes pas ; amène ma déesse.
O qu'heureux sont les amants
Qui te reprochent sans cesse
La vitesse des moments !

TIMANDRE.

Acis !

ACIS.

J'entends la voix de l'amant de Clymène.
Cher Timandre, à qui seul j'ai découvert ma peine,
N'as-tu point rencontré celle dont les beautés
Ont même sur Vénus la victoire emportée ?

TIMANDRE.

Je viens de la quitter ; elle aide Galatée
A se parer des trésors de ces prés.

ACIS.

C'est Galatée elle-même
Que je viens chercher en ces lieux.
Tu t'es trompé, Timandre, et crois trop à tes yeux :
Quand on dit la beauté suprême,

On dit la nymphe.

TIMANDRE.

On dit la bergère que j'aime.
Nous en croirons les yeux de tout autre que vous.

CHŒUR.

Vous ne vous trompez point, bergers, ce que l'on aime
Est toujours l'objet le plus doux.

ACIS.

La voici cette nymphe ; elle vient, laissez-nous,
Bergers : ce n'est qu'au seul Timandre
Que mes secrets se font entendre.

SCÈNE III.

ACIS, TIMANDRE, GALATÉE, CLYMÈNE.

ACIS.

Déesse des appas, si quel'un des mortels
Mettait son cœur au pied de vos autels,
Que feriez-vous ?

GALATÉE.

Ce don ne se refuse guère.

ACIS.

S'il était fait par un amant ?

GALATÉE.

Je ne l'en croirais pas moins capable de plaire.

ACIS.

Si c'était un berger qui vous dit son tourment ?

GALATÉE.

Il pourrait être si charmant,
Qu'on l'écouterait sans colère.

ACIS.

Déesse des appas, écoutez les soucis
D'Acis.

Je vous aime ; et non pas comme les immortelles,
Par crainte, par devoir, sans transport, sans désir,
Sans plaisir ;

Mais comme il faut aimer les belles :
Il faut auprès de la beauté
Oublier la divinité.

GALATÉE.

Berger, je vous trouve sincère ;
Vous pouviez autrement témoigner votre amour :
Je devais m'en douter ; vous deviez me le taire.

ACIS.

Et ne l'ayant pas fait, je dois perdre le jour.
J'y cours, et je vous vais venger de cette offense,
Indigne que je suis de mourir à vos yeux.

GALATÉE.

Ne bougez, mortel ; c'est aux dieux
Que l'on doit réserver le soin de la vengeance.

ACIS.

Je suis mortel, il est vrai ; mais aussi
Je puis par mon trépas faire honneur à vos charmes ;
Les dieux n'en usent pas ainsi :

Leur ardeur est légère ; ils aiment sans alarmes ;
Et vous méritez un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, ACIS, ET CLYMÈNE, ensemble.

Il n'est que d'avoir un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, à Clymène.

Le mien n'a point d'égal ; et cependant, Clymène,
Qu'avez-vous fait encor pour soulager mes maux ?
Que sert de dire à tout propos :
Je suis contente de sa peine ?

Payez-la donc, ingrate, insensible, inhumaine !

CLYMÈNE.

Toujours les bergers
Nous nomment cruelles,
Et toujours leurs belles
Les nomment légers.
On leur est sévère ;
On fait prudemment :
Cruelle bergère
Craint volage amant.

GALATÉE.

Retirez-vous tous deux ; toi, Clymène, demeure.
Acis, on vous pardonne ; allez, et dans ces lieux
Ne revenez de plus d'une heure.

SCÈNE IV.

GALATÉE, CLYMÈNE.

GALATÉE.

Ils sont partis ; je ne crains plus leurs yeux.
M'ont-ils point vu rougir ? Clymène, cette offense
Méritait un courroux plus prompt et plus puissant :
Ah ! qu'il est malaisé de cacher ce qu'on pense,
Et plus encor ce que l'on sent !
Cruelle loi qui veut que notre gloire
Soit de n'aimer jamais, ou n'aimer que des dieux,
Est-il juste de te croire
Plutôt que ses propres yeux ?
Dès qu'un berger m'a su plaire,
Il n'est plus berger pour moi ;
Tu m'ordonnes de le taire ;
Injuste et cruelle loi !

Hélas ! il n'est plus temps, et déjà malgré toi
J'ai flatté ce berger dans l'ardeur qui le presse.

CLYMÈNE.

Vous craignez de parler, et vous êtes déesse !
Quand on est de ce rang, l'on doit encourager
Son berger.

Pour moi, je dis au mien sans cesse
Qu'il m'a touché le cœur aussi bien que les yeux.
Je n'en dirais pas tant au plus puissant des dieux.
Le silence en amour est une erreur extrême :
Souffrez, mais déclarez vos maux ;

Car qui les sait mieux que vous-même ?
Que sert d'en parler aux échos ?
Il faut les dire à ce qu'on aime.

GALATÉE ET CLYMÈNE, ensemble.

Hélas ! pourquoi soumit-on notre cœur
A ce tyran que l'on appelle honneur ?
Tous nos amants nous content leur martyre,
Et nos désirs n'oseraient s'exprimer.
Il faut nous empêcher d'aimer,
Ou nous permettre de le dire.

CHŒUR.

Aimez, déclarez vos désirs ;
Car qui les sait mieux que vous-même ?
Que sert d'en parler aux Zéphirs ?
Il les faut dire à ce qu'on aime.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYPHÈME.

Que vous êtes heureux, troupeaux ! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.
Si l'amour vous contraint d'oublier les prairies,
Vos feux sont bientôt soulagés ;
Et j'ai pour tout plaisir mes tristes rêveries ;
Vain et cruel recours des amants affligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux ! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

J'aime la déité de ces rives fleuries :
Hélas ! à quoi mes soins se sont-ils engagés ?
J'ai beau lui tout offrir, et près et bergeries,
Ainsi que mes soupirs, mes dons sont négligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux ! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

Mais n'aperçois-je pas celle pour qui je meurs ?
La voilà, l'inhumaine : autour d'elle Zéphire
Soupire ;

Son teint de lis et de roses l'attire.
Jeune et folâtre dieu, va chercher d'autres fleurs.
Laisse en repos son sein d'albâtre :
En vain tu fais la cour à cet objet charmant ;
Je dois seul en être idolâtre :

Il n'est pas fait pour un volage amant.
Hélas ! que me sert-il de l'aimer constamment ?

SCÈNE II.

POLYPHÈME; GALATÉE.

POLYPHÈME.

Venez-vous augmenter mes peines ?

Cruelle ! ai-je à souffrir quelque nouveau mépris ?

GALATÉE.

Tâchez de vous guérir, vos poursuites sont vaines,
Je vous donne un sincère avis.

POLYPHÈME.

Quoi ! c'est le fruit de ma souffrance !
C'est le fruit de mes soins si longs et si constants !

GALATÉE.

Notre amour ne sert pas toujours de récompense ;
Et ce n'est pas toujours un ouvrage du temps.

POLYPHÈME.

Vous écoutez les vœux d'un insolent, sans doute ;
Un berger vous parlait tout à l'heure en ce lieu.

GALATÉE.

Ne pouvant vous aimer, qu'importe qui j'écoute ?
Un berger qui me plaît peut passer pour un dieu.

POLYPHÈME.

Acis un dieu ! Je tiens ce dieu bien téméraire.
Qu'il évite ma colère !

Polyphème est son prince ; et j'ai dans ces hameaux
Cent bergers comme lui qui gardent mes troupeaux.
Ils font de votre nom résonner ces coteaux.

Si rien de moi vous pouvait plaire,
Ma voix se mêlerait avec leurs chalumeaux.

L'autre jour je surpris au nid une fauvette,
Un rossignol et deux autres oiseaux :

Je les instruis pour vous, ils suivent ma musette,
Et chantent, sans faillir, déjà deux airs nouveaux.

Peut-être aimez-vous mieux de cruels animaux :
Si ce don vous plaît davantage,

J'apprivoise deux jeunes ours :
Je n'en puis faire autant de votre humeur sauvage ;

Mes dons vous irritent toujours.
J'ai des forêts, j'ai des campagnes,
Des parcs où vous et vos compagnes

Pourrez chasser : tous ces biens sont à vous.
Recevez-les, beauté céleste,

Avec un autre don que je préfère à tous ;
C'est mon cœur percé de vos coups.

GALATÉE.

Je ne veux ce cœur, ni le reste.
POLYPHÈME.

Ah ! cruelle ! c'est trop : gardez que le courroux
Ne me porte à la fin à quelque violence.

GALATÉE.

Une déesse ne craint rien.
POLYPHÈME.

Qu'Acis craigne du moins, lui de qui l'insolence
Ose me disputer ce qui fait tout mon bien.

GALATÉE.

Moi, le bien d'un cyclope ?
POLYPHÈME.

Un cyclope possède
Ce que l'Olympe a de plus beau.

Il est vrai que Vénus vous cède,
Mais je vaudrais bien Vulcain ; je me suis vu dans l'eau.
Je vaudrais peut-être mieux que votre Acis lui-même :
Du moins par mes transports j'ai ses feux surpassés.

GALATÉE.

Eh bien ! je crois Acis moins beau que Polyphème :
Cependant il me plaît ; je l'aime ; c'est assez.

L'amour a ses raisons ; mais j'ai beau vous le dire.
POLYPHÈME.

L'amour est sans raison ; mais j'ai beau me le dire,
J'aimerais malgré moi.

GALATÉE.

J'aimerais malgré vous.

POLYPHÈME ET GALATÉE, ensemble.

Heureux ceux que ce dieu blesse des mêmes coups !
Heureux les cœurs unis sous un commun martyre !

Tous leurs tourments leur semblent doux.

POLYPHÈME.

Ma présence vous irrite ;
Je le vois bien, cruelle. Adieu. Qu'Acis évite
Mon courroux :

S'il approche jamais de vous,
S'il vous parle, s'il vous regarde,

S'il ose seulement prononcer votre nom ;
Voyez cet abîme profond,

C'est ce que ma fureur lui garde.

SCÈNE III.

GALATÉE, CLYMÈNE.

GALATÉE.

Ses menaces me font trembler.
Acis n'osera plus me voir ni me parler.

O dieux ! il l'ose encor ! le voici ; c'est lui-même.

Malheureux, fuis Polyphème :

Fuis vite ; il n'est pas loin ; s'il te voit... Mais, hélas !
Je parle aux vents ; Acis ne m'entend pas.

Clymène, cours à lui.

GALATÉE, demeurée seule.

Que l'amour a d'alarmes !

Que de soucis rendent amers ses charmes !
Quel dieu jaloux, corrompant ce plaisir,

Voulut qu'il fût mêlé de peines,
Et de ces plus aimables chaînes

Fit un sujet de crainte, ainsi que de désir ?

SCÈNE IV.

GALATÉE, ACIS, CLYMÈNE, TIMANDRE.

GALATÉE.

Fuyez, Acis, fuyez ; je frémis quand je pense
Au sort dont un tyran menace nos amours.

ACIS.

Est-il d'autre danger pour moi que votre absence ?

Laissez là le soin de mes jours.

GALATÉE.

Qui le prendra, que celle qui vous aime ?
Encor si je pouvais vous suivre chez les morts !
Mais vous irez sans moi trouver la Parque blême :
Elle rira de mes efforts.

ACIS.

Zéphirs, portez aux dieux ces paroles charmantes.
Citoyens de l'Olympe, avez-vous des amantes,
En avez-vous qui d'un mot seulement
Puissent de Jupiter faire ainsi la fortune ?
Allez, votre ambrosie est chose trop commune ;
Je ne la daignerais souhaiter un moment.

Après cette gloire suprême,
Si je ne meurs de plaisir et d'amour,
Je mérite que Polyphème
A son rival ôte le jour
Aux yeux de sa maîtresse même.

GALATÉE.

Berger, vous prodiguez mon bien ;
Votre vie est à moi : cherchez quelque retraite

Qui de nos feux ne dise rien,
Quelque grotte sourde et muette :

Galatée, Hymen, et l'Amour,
S'y rendront sur la fin du jour

Par la route la plus secrète.
Cependant je prierai le Sort

Qu'il vous accorde l'ambrosie.
Ne la méprisez plus si fort :

Elle vous ôtera la crainte de la mort,
Sans qu'il vous en coûte la vie.

J'ai découvert à mon père nos feux :
Il y consent ; il veut ce que je veux.

Le voilà qui sort de son onde.
Peut-être à nos désirs a-t-il déjà pourvu,
Et déjà du Sort obtenu

Ce qu'il refuse à tout le monde.

Mais que ne fait-on point pour les filles des dieux ?
Cependant gardez-vous d'approcher ce rivage ;

Allez. Et vous, Timandre, arrachez-le à ces lieux :
Si vous m'aimez, s'il m'aime, arrêtez son courage

Je vous confie Acis, conservez-moi ce gage ;
Je n'ai rien de plus précieux.

SCÈNE V.

NÉRÉE, GALATÉE.

NÉRÉE.

Ma fille, votre amant doit perdre la lumière,
Le Sort m'a répondu : Vous me pressez en vain ;

Si j'écoutais quelque prière,
Je cesserais d'être Destin.

Je viens d'abandonner la trame d'un monarque
Aux ciseaux de la Parque.

Afin de la fléchir, il offrait des trésors :
Mais l'or n'a point de cours au royaume des morts ;
Caron passe à présent ce prince dans sa barque.

Et vous me voulez obliger
A rendre immortel un berger !

GALATÉE.

Quoi ! mon berger mourra ! Destin, pour toute grâce
Je te demande qu'il ne passe

Qu'après mille soleils le fleuve sans retour.

Je te demande, au moins, que dans le noir séjour

Tu me permettes de le suivre.

Ne me condamne point au supplice de vivre,

Après avoir perdu l'objet de mon amour.

GALATÉE ET NÉRÉE, ensemble.

Avengle enfant, que sert qu'on te révère ?

Affranchis-tu tes sujets de la mort ?

Elle les prend ; et si tu t'en sais faire

D'autres nouveaux, elle les prend encor.

Vos déités sont un mal nécessaire.

NÉRÉE.

Allons trouver Acis.

GALATÉE.

Allons : puisqu'il n'espère

Contre Pluton nulle faveur,

Faisons qu'il cache son ardeur ;

Empêchons-le au moins de paraître,

Si l'amour laisse entrer la peur

Dans les cœurs dont il est le maître.

CHOEUR DE BERGERS ET DE NAIADES.

UN BERGER ET UNE BERGÈRE.

Pluton a son heure

Ainsi que l'Amour :

Il faut que tout meure,

Que tout aime un jour.

L'une et l'autre cour

En sujets abonde ;

Deux rois sont au monde,

Pluton et l'Amour.

CHOEUR.

Deux rois sont au monde,

Pluton et l'Amour.

LE BERGER ET LA BERGÈRE.

Humains, qui devez tous un voyage à Cythère,

Ne laissez point passer la saison des beaux jours.

Le temps d'aimer ne dure guère,

Et celui de mourir, hélas ! dure toujours.

DEUX AUTRES BERGERS.

Le plus beau de l'âge

Le premier s'enfuit :

C'est être peu sage

D'en perdre le fruit ;

Car tout ce qui suit

N'est que soins et peine,

Douleur et chagrin ;

Et puis à la fin

La mort nous entraîne.

CHOEUR.

Goûtons la saison des fleurs ;

Usons des lis et des roses :

Bientôt la saison des pleurs

Viendra finir toutes choses.

FIN DE GALATÉE.



ASTRÉE,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN TROIS ACTES. — 1694.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

APOLLON.

ACANTHE, suivant d'Apollon.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

CHOEUR DES MUSES.

CHOEURS DE BERGERS.

NYMPHES, suivantes de la Seine.

ZÉPHIRE.

FLORE ET SA SUITE.

PROLOGUE.

(Le théâtre représente la vue de Marly dans l'éloignement, et les bords de la Seine sur le devant.)

APOLLON descend.

LA NYMPHE.

Dieu du Parnasse et du sacré vallon,
Quelle aventure en ces lieux vous attire ?

APOLLON.

Mars, de tout temps ennemi d'Apollon,
Me force à quitter mon empire.

LA NYMPHE.

Noire monarque vous promet

Un repos qu'on n'a plus sur le double sommet.

APOLLON.

Jupiter lui-même aurait peine

A calmer aujourd'hui tant de peuples divers.

Rien n'impose à présent silence à l'univers ;

Et cependant je vois les nymphes de la Seine

S'occuper à l'envi de musique et de vers.

LA NYMPHE.

Nous tenons ces faveurs d'un roi plein de sagesse ;

La terre et l'effroi respectent ces beaux lieux.

Des chants les plus délicieux

Nos bois retentissent sans cesse.

La paix règne dans nos ombrages.

Le murmure des eaux, les plaintes des amants,

Les rossignols par leurs tendres ramages,

Occupent seuls Echo dans ces lieux si charmants.

APOLLON.

Joignons tous nos accords : approchez-vous, Acanthe.

Fille de l'Harmonie, ô Paix douce et charmante !

* L'opéra d'Astrée fut mis en musique par Colasse, et joué en 1691 : il n'eut que peu de succès.

Comme j'unis les voix, reviens unir les cœurs.

Par son retour, la saison la plus belle

Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs ;

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON, LA NYMPHE, ET ACANTHE.

O Paix ! reviens unir les cœurs.

Par son retour, la saison la plus belle

Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs ;

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

LE CHOEUR.

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON.

Et vous, compagnons du printemps,

Zéphyr, par qui les fleurs renaissent tous les ans,

Embellissez ces bords de leurs grâces naïves ;

Ramenez ici ces beaux jours ;

Doux Zéphyr, invitez à danser sur ces rives

Flore et la mère des Amours.

LA NYMPHE.

Dans ces lieux les dons de Flore

Font accourir les Zéphyr,

Et les larmes de l'Aurore

Se joignent à leurs soupirs.

Les fleurs n'en sont que plus belles ;

Jouissez de leurs attraits :

Flore à leurs grâces nouvelles

Donne ici de nouveaux traits.

Toutes saisons n'ont pas ces richesses légères

Dont l'émail peint nos champs de diverses couleurs :

Bergers, venez cueillir les fleurs ;

N'y venez point sans vos bergères.

Jouissez des dons du printemps ;

Tout finit, profitez du temps.

CHOEUR.

Jouissons des dons du printemps ;

Tout finit, profitons du temps.

ACANTHE.

On se plaint ici des cruelles ;

C'est un beau sujet pour nos chants.

Rendons-les tendres et touchants ;

Ils pourront inspirer l'amour aux cœurs rebelles.

LA NYMPHE.

Ce n'est point par de doux sons,

Par des vers et des chansons,

Qu'on rend un cœur moins sévère ;

Il faut plaire :

Qui n'est pas fait pour charmer

Ne doit point aimer.